

Canicule

Jane Harper

Canicule

Traduit de l'anglais (Australie)
par Renaud Bombard

KERO

Titre de l'édition originale : *The Dry*
publiée par Pan Macmillan Australia Pty Ltd
© Jane Harper, 2016
© Éditions Kero, 2017, pour la traduction française
ISBN 978-2-36658-262-8

*À mes parents, Mike et Helen,
qui me lisent toujours des histoires.*

Prologue

À la ferme, la mort n'était pas une étrangère. Quant aux mouches à viande, elles n'étaient pas regardantes et ne faisaient guère la différence entre une charogne et un cadavre humain.

La sécheresse, cet été-là, n'avait laissé que l'embarras du choix aux mouches, qui s'affairaient en quête d'yeux vides et de blessures poisseuses tandis que les fermiers de Kiewarra Bridge pointaient leurs fusils sur le bétail étique. Pas de pluie, pas de fourrage. Et l'absence de fourrage obligeait à des décisions difficiles, alors que la bourgade miroitait depuis des jours et des jours sous l'ardeur d'un ciel uniformément bleu.

« Ça va bien finir par s'arrêter », disaient les fermiers, alors que l'inexorable enchaînement des mois entraînait dans sa deuxième année. Ils se lançaient mutuellement ces paroles à voix haute, tel un mantra, et se les murmuraient pour eux-mêmes comme une prière.

Mais ce n'était pas l'avis des gens de la météo, à Melbourne. Dans leurs bureaux climatisés, avec leurs beaux costumes et leur ton compatissant, ils mentionnaient le phénomène à la plupart des bulletins de dix-huit heures. Officiellement,

on n'avait pas vu pire depuis un siècle. Ces conditions météorologiques avaient un nom, dont la prononciation était sujette à diverses variantes : *El Niño*.

En tout cas, cela faisait le bonheur des mouches bleues. Même si les trouvailles fraîches étaient inhabituelles ce jour-là. Plus petites, et à la chair plus lisse. Mais quelle importance ? Elles étaient comme les autres pour l'essentiel : yeux vitreux, plaies sanguinolentes.

Le cadavre de la clairière était le plus frais. Il fallut un peu plus de temps aux mouches pour découvrir les deux autres, à l'intérieur du corps de ferme, alors même que la porte d'entrée battait comme une invite. Celles qui s'aventurèrent après la trouvaille initiale, dans le couloir, furent récompensées par l'autre, dans la chambre à coucher cette fois. Celle-ci était plus petite, mais la concurrence était nettement moindre.

Arrivées les premières sur les lieux, les mouches grouillaient joyeusement dans la touffeur tandis que le sang s'écoulait en flaques noires sur les tomettes et le tapis.

Dehors, le linge pendait immobile sur sa corde, desséché et raidi par le soleil. Un tricycle d'enfant gisait, abandonné, sur le chemin dallé menant à la maison. Seul un cœur humain battait encore dans un rayon de un kilomètre alentour.

C'est pourquoi il n'y eut aucune réaction quand, au fond de la demeure, le bébé se mit à pleurer.

Même ceux qui ne mettaient pas les pieds à l'église entre deux Noël's pouvaient constater qu'il y aurait plus de personnes au service funèbre que de chaises. Une masse noir et gris était déjà en train de former un bouchon à l'entrée quand Aaron Falk passa devant en voiture, laissant dans son sillage un nuage de poussière et de feuilles sèches.

Bien décidés à s'imposer tout en s'efforçant de ne pas le montrer, les candidats à l'entrée jouaient des coudes tandis que la mêlée s'écoulait lentement à travers la porte à double battant. En face, de l'autre côté de la route, les représentants des médias formaient un cercle.

Falk gara sa berline à côté d'un pick-up qui avait lui aussi connu des jours meilleurs, et coupa le contact. La climatisation s'arrêta dans une secousse et la température dans l'habitacle commença instantanément à grimper. Il s'accorda un moment pour scruter la foule, même s'il n'en avait pas vraiment le temps. Il s'était traîné durant toute la route depuis Melbourne, les cinq heures prévues s'étant muées en plus de six. Après s'être assuré de ne voir aucun visage familier, il sortit de sa voiture.

La chaleur de cette fin d'après-midi l'enveloppa comme une couverture. Il ouvrit prestement la portière arrière pour prendre sa veste noire, se brûlant la main au passage. Après une seconde d'hésitation, il saisit également son chapeau sur la banquette. En toile rigide marron et à large bord, il n'allait pas du tout avec son costume de deuil. Mais avec le teint laiteux aux reflets bleuâtres qui était le sien la moitié de l'année, et les amas de taches de rousseur d'apparence suspecte qu'il arborait les six autres mois, Falk était prêt à risquer cette faute de goût.

Très pâle et singulier depuis sa naissance avec ses cheveux blond-blanc coupés ras et ses cils invisibles, il avait souvent eu le sentiment, en ses trente-six ans d'existence, que le soleil australien essayait de lui transmettre quelque chose. Un message plus facile à ignorer sous le couvert des grands immeubles de Melbourne qu'à Kiewarra, où l'ombre était une denrée rare.

Il jeta un coup d'œil à la route qui menait à la sortie de la ville, puis regarda sa montre. Les obsèques, la veillée funèbre, une nuit sur place, et salut la compagnie. Il calcula : *dix-huit heures*. Pas une de plus. Cette décision fermement prise, il se dirigea d'un pas vif vers la foule, retenant son chapeau d'une main, quand un coup de vent aussi soudain que brûlant fit voler les feuilles mortes et souleva le bas des jupes.

À l'intérieur, l'église lui parut encore plus petite que dans son souvenir. Épaule contre épaule avec de parfaits inconnus, Falk se laissa entraîner vers le gros de l'assistance. Il repéra un espace libre le long du mur et s'y précipita, se glissant à côté d'un fermier dont la chemise de coton était tendue à craquer sur sa bedaine. L'homme lui adressa un signe de tête avant de regarder de nouveau droit devant. Falk remarqua des plis aux coudes de sa chemise, là où les manches étaient jusqu'à récemment roulées.

Il ôta son chapeau et s'éventa discrètement, sans pouvoir s'empêcher de regarder autour de lui. Des visages qui lui avaient de prime abord paru étrangers se précisèrent et il ressentit une surprise totalement irrationnelle à la vue de certains cheveux argentés, pattes-d'oie ou kilos en trop un peu partout dans la foule.

Deux rangées derrière, un homme d'un certain âge capta son regard. Ils échangèrent un triste sourire indiquant qu'ils s'étaient reconnus. Comment s'appelait-il, déjà ? Falk tenta de s'en souvenir, mais en vain. Un prof en tout cas. Il le revoyait vaguement devant une classe d'adolescents morts d'ennui, essayant vaillamment de les intéresser à la géographie, la menuiserie ou autre discipline, mais sa mémoire était à éclipses.

D'un mouvement de la tête, l'homme montra le banc à côté de lui, indiquant qu'il pouvait lui faire une place, mais Falk refusa poliment et se retourna vers l'avant. Il avait une sainte horreur des bavardages pour ne rien dire, même dans les circonstances les plus favorables, or celles-ci étaient tout sauf favorables.

Seigneur, que le cercueil du milieu était petit. Coincé entre les deux autres, de taille normale eux, l'effet n'en était que pire. Pour autant que ce soit possible. Des petits gamins aux cheveux gominés le montraient du doigt : *Regarde, p'pa, la boîte, elle est aux couleurs du club de foot.* Mal à l'aise dans leurs uniformes scolaires, ceux qui avaient l'âge de savoir ce qui se trouvait à l'intérieur regardaient droit devant eux dans un silence accablé, tout en se rapprochant un peu plus de leur mère.

Au-dessus des trois cercueils, une famille de quatre personnes fixait l'assemblée depuis une photographie agrandie. Leurs sourires figés étaient énormes et pixelisés. Falk reconnut la photo des infos. Elle avait beaucoup servi.

Au-dessous, les noms des défunts avaient été composés avec des fleurs de la région. *Luke. Karen. Billy.*

Falk s'attarda sur le visage de Luke. Ses épais cheveux noirs étaient maintenant légèrement striés de gris, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'air plus en forme que la plupart des hommes ayant dépassé les trente-cinq ans. Il paraissait plus vieux que dans le souvenir de Falk, mais cela faisait déjà cinq ans il est vrai. Le sourire plein d'assurance était le même, tout comme la lueur malicieuse dans ses yeux. *Il n'a pas changé*, tels étaient les mots qui venaient aussitôt à l'esprit. Mais les trois cercueils racontaient une tout autre histoire.

— Putain de tragédie, lança de but en blanc le fermier à côté de Falk.

Il se tenait les bras croisés, ses poings serrés bien coincés sous ses aisselles.

— Comme vous dites, répondit Falk.

— Vous les connaissiez bien ?

— Pas vraiment. Seulement Luke, le...

L'espace d'un moment de vertige, Falk fut incapable de trouver un mot pour décrire l'homme occupant le plus grand des trois cercueils. Il eut beau se creuser la tête, impossible de trouver autre chose que des clichés de tabloïds.

— Le père, finit-il par dire. On était copains quand on était plus jeunes.

— Oui. Je sais qui est Luke Hadler.

— J'imagine que tout le monde le sait maintenant.

— Vous habitez toujours dans le coin ? demanda le fermier, déplaçant légèrement son corps considérable et fixant directement Falk pour la première fois.

— Non, plus depuis longtemps.

— Mouais. Pourtant, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu. (L'homme fronça les sourcils, essayant de le remettre.) Dites donc, vous ne seriez pas un de ces foutus journalistes de la télé ?

— Non. Policier. À Melbourne.

— Vrai ? Eh ben, alors, vous feriez bien d'enquêter sur ce fichu gouvernement pour avoir laissé la situation pourrir comme ça. (L'homme fit un signe de tête en direction de l'endroit où reposait le corps de Luke, aux côtés de ceux de sa femme et de son fils de six ans.) Ici, on se crève la peau à essayer de nourrir ce pays, on a la pire des sécheresses depuis un siècle, et ils font rien que nous emmerder en rognant encore et encore sur leurs maudites subventions. D'une certaine façon, on a du mal à en vouloir à ce pauvre salopard. C'est un pu... (Il s'arrêta, regarda autour de lui.) C'est un sacré scandale, voilà ce que c'est.

Falk ne réagit pas, les deux hommes songeant en silence à l'impéritie de Canberra.

Les différentes hypothèses relatives au drame de la famille Hadler avaient été exposées en long et en large par la presse.

— Vous enquêtez là-dessus, alors ? fit le fermier, avec un mouvement de tête en direction des cercueils.

— Non, je ne suis ici qu'à titre amical, répondit Falk. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il y ait encore matière à enquêter.

Comme tout le monde, il ne savait que ce qu'il avait entendu aux nouvelles. Et celles-ci n'avaient laissé place à aucune ambiguïté : le fusil appartenait à Luke. Ce même fusil retrouvé plus tard dans ce qui restait de sa bouche.

— Non, en effet, dit l'homme. Seulement, je me disais que, vu que c'était votre ami et tout ça...

— De toute façon, ça n'est pas mon rayon. Je suis un agent fédéral. Service du renseignement financier.

— Ça, c'est du charabia pour moi.

— Ça veut dire que je cours après le fric. Tout ce qui se termine par plusieurs zéros qui ne devraient pas être là. Blanchiment, escroqueries, tous les trucs de ce genre.

Le fermier répliqua quelque chose que Falk n'entendit pas. Il avait détourné son regard des cercueils pour le porter sur les personnes occupant la première rangée de bancs.

L'espace réservé aux membres de la famille. Ce qui leur permettait d'être assis devant tous leurs voisins et amis qui, à leur tour, pouvaient contempler leurs nuques et remercier Dieu de ne pas se trouver à leur place.

Cela remontait à vingt ans, mais Falk reconnut immédiatement le père de Luke. Le visage de Gerry Hadler était gris. Ses yeux paraissaient enfoncés dans son crâne. Il était sagement assis à l'emplacement qui lui était réservé, au premier rang, mais il avait la tête tournée. Ignorant sa femme qui sanglotait à son côté et les trois boîtes en bois contenant les restes de son fils, de sa belle-fille et de son petit-fils, il avait le regard rivé sur Falk.

Quelque part derrière lui, des notes de musique s'échappèrent d'enceintes. La cérémonie funèbre commençait. Gerry inclina la tête pour un bref salut et, comme par réflexe, Falk porta la main à sa poche. Il sentit la lettre arrivée sur son bureau deux jours plus tôt. De Gerry Hadler, dix mots écrits d'une main lourde :

Luke a menti. Tu as menti. Sois présent aux funérailles.

Ce fut Falk qui, le premier, baissa les yeux.

Difficile de regarder les photos. Celles-ci défilaient sur un écran installé à l'avant de l'église, dans un montage implacable. Luke fêtant sa sélection dans l'équipe de foot des moins de dix ans ; Karen jeune sautant une haie avec son poney. En cette journée, leurs sourires figés avaient un aspect grotesque, et nombreux furent ceux qui, comme Falk, détournèrent le regard.

Nouvelle photo, et Falk eut la surprise de se reconnaître : une image floue de son visage de onze ans. Luke et lui étaient assis côte à côte, torse nu, bouche ouverte, arborant fièrement un petit poisson au bout d'une ligne. Ils avaient l'air heureux. Falk essaya de se rappeler qui avait pris la photo, et quand. En vain.

Les images se succédaient. Photos de Luke, puis de Karen, avec leur éternel sourire, puis de nouveau lui. Cette fois, il sentit ses poumons se vider. Au murmure indistinct qui parcourut la foule, il comprit qu'il n'était pas le seul à être ébranlé par le cliché.

Une version de lui plus jeune se tenait aux côtés de Luke. Deux garçons longilignes, au visage piqueté d'acné, souriant toujours, mais cette fois au sein d'un quatuor. Le bras de Luke enserrait la taille fine d'une adolescente aux cheveux blonds bébé. La main de Falk, plus hésitante, ne faisait qu'effleurer l'épaule d'une autre fille, aux cheveux noirs et aux yeux sombres.

Falk n'arrivait pas à croire qu'ils aient montré cette photo. Il lança un regard à Gerry Hadler qui, mâchoire serrée, gardait les yeux fixés droit devant lui. Il sentit le fermier près de lui changer de jambe et s'écarter délibérément d'un demi-pas.

Il s'obligea à reporter son attention sur l'image. Le quatuor. La fille à ses côtés. Dont il fixa les yeux jusqu'à ce qu'ils s'effacent de l'écran. Il se rappela les circonstances dans lesquelles cette photo avait été prise. Un après-midi vers la fin d'un long été. Ç'avait été une belle journée. Et c'était l'une des dernières photos où on les voyait tous les quatre ensemble. Deux mois plus tard, la fille aux yeux sombres était morte.

Luke a menti. Tu as menti.

Falk garda les yeux fixés par terre pendant une longue minute. Quand il releva la tête, du temps avait passé, et Luke et Karen affichaient des sourires convenus, le jour de leur mariage. Falk avait été invité. Il essaya de se rappeler quelle excuse il avait invoquée pour ne pas venir. Un problème de boulot, très probablement.

Puis les premières photos de Billy commencèrent à défiler. Avec son visage tout rouge de bébé, puis sa tête de bambin

aux cheveux abondants. Il ressemblait déjà pas mal à son père. En culotte courte devant un arbre de Noël. Les trois membres de la famille déguisés en monstres, le maquillage craquelé autour de leur bouche hilare. Un bond dans le temps, et une Karen plus vieille de quelques années berçant un autre nouveau-né bien serré contre sa poitrine.

Charlotte. La chanceuse. Pour elle, pas de nom composé avec des fleurs. Comme si elle n'avait attendu que cet instant, Charlotte, âgée aujourd'hui de treize mois, se mit à vagir depuis le premier rang, dans le giron de sa grand-mère. D'un bras, Barb Hadler ramena la petite fille contre sa poitrine et entreprit de la bercer nerveusement. De son autre main, elle pressait un mouchoir en papier sur son visage.

Falk, qui n'avait rien d'un expert en bébés, se demanda si Charlotte reconnaissait sa mère sur l'écran. Mais peut-être était-elle tout simplement furieuse d'être incluse dans le cérémonial alors même qu'elle était vivante et bien vivante. Elle devrait s'y faire, se dit-il. Elle n'avait guère le choix. Difficile de trouver un endroit où se cacher pour une gosse destinée à grandir avec l'étiquette d'« unique survivante ».

Les dernières notes de musique s'estompèrent, les dernières photos défilèrent avant que ne s'instaure un silence gêné. Si bien qu'il y eut une sorte de soulagement collectif quand quelqu'un ralluma les lumières. Tandis qu'un chapelain obèse gravissait à grand-peine les deux marches menant au lutrin, Falk se sentit incapable de détourner son regard de ces terribles cercueils. Il songea à la fille aux yeux sombres, et au mensonge forgé et convenu vingt ans plus tôt, alors que la peur et ses hormones d'adolescent couraient dans ses veines.

Luke a menti. Tu as menti.

Quel lien entre cette décision et le moment présent ? La question le meurtrissait.

Dans la foule, une femme d'un certain âge se retourna, ses yeux s'arrêtèrent sur Falk. Il ne la connaissait pas, mais elle lui adressa un signe de tête de convenance. Falk détourna les yeux. Quand il regarda de nouveau devant lui, la femme le fixait toujours. Les sourcils soudain froncés, elle se tourna vers sa voisine, nettement plus âgée. Falk n'avait pas besoin de savoir lire sur les lèvres pour imaginer ce qu'elle lui murmurait : *Le jeune Falk est de retour.*

Les yeux de la seconde femme se posèrent immédiatement sur lui, avant de se détourner aussitôt. D'un infime signe de tête, elle confirma ce que soupçonnait son amie. Celle-ci se pencha alors vers son autre voisine, lui susurrant quelque chose. Falk sentit un poids désagréable dans sa poitrine. Il regarda sa montre. *Dix-sept heures.* Après, salut la compagnie. Une nouvelle fois. Dieu merci.